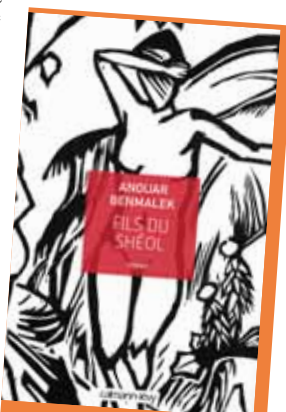


Le nouveau roman d'Anouar Benmalek vient d'être publié aux éditions Casbah. El Watan Week-end l'a lu et vous en propose trois extraits.

Leïla Beratto
@leilaberatto

Karl, petit garçon juif allemand, est enfermé dans un «train de la mort», ceux utilisés par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale pour envoyer les juifs dans les camps de concentration et d'extermination. Là, il tombe amoureux d'Helena, petite fille coincée dans le même wagon. Mais à partir du moment où il est monté dans ce train, son destin est scellé. Le petit garçon meurt dans une chambre à gaz. Après sa mort, Karl entame une conversation avec Shéol. Il découvre comment son destin a été tracé, par l'histoire d'amour de ses parents, Manfred, Allemand, et Elisa, juive d'Algérie, et par celle de son grand-père, Ludwig, avec une jeune femme noire Héro, un peuple d'Afrique australe de l'actuelle Namibie. Ces trois histoires d'amour sont un prétexte pour décrire la mécanique génocidaire : celle des nazis allemands dans les années 1940 contre les juifs, les Polonais, les Tziganes, mais aussi celle de l'empire colonial allemand qui extermina les Héréros en 1904. Certains historiens considèrent qu'il s'agit du premier génocide du XXe siècle. Anouar Benmalek dévoile au fil des pages la résilience des victimes, l'impossibilité de croire que le pire va arriver. Le père de Karl ne cesse de répéter à sa femme que les Allemands ne peuvent pas être si inhumains, qu'ils ne peuvent être si «idiots», au point de se débarrasser des juifs alors «qu'ils ont besoin de main-d'œuvre». A la lecture de *Fils de Shéol*, on assiste, impuissant, à la mort lente de ceux qui ont le tort de ne pas être du côté des plus forts. ■



Fils du Shéol
de Anouar Benmalek

Editions Casbah, 410 p, 950 DA
Editions Calmann-Lévy, 320 p, 20 euros

PHOTO: THIBAUD STIPAL / OPALÉ / LEEIMAGE, EDITIONS CALMANN-LÉVY

Bonnes feuilles

Pologne, 1943

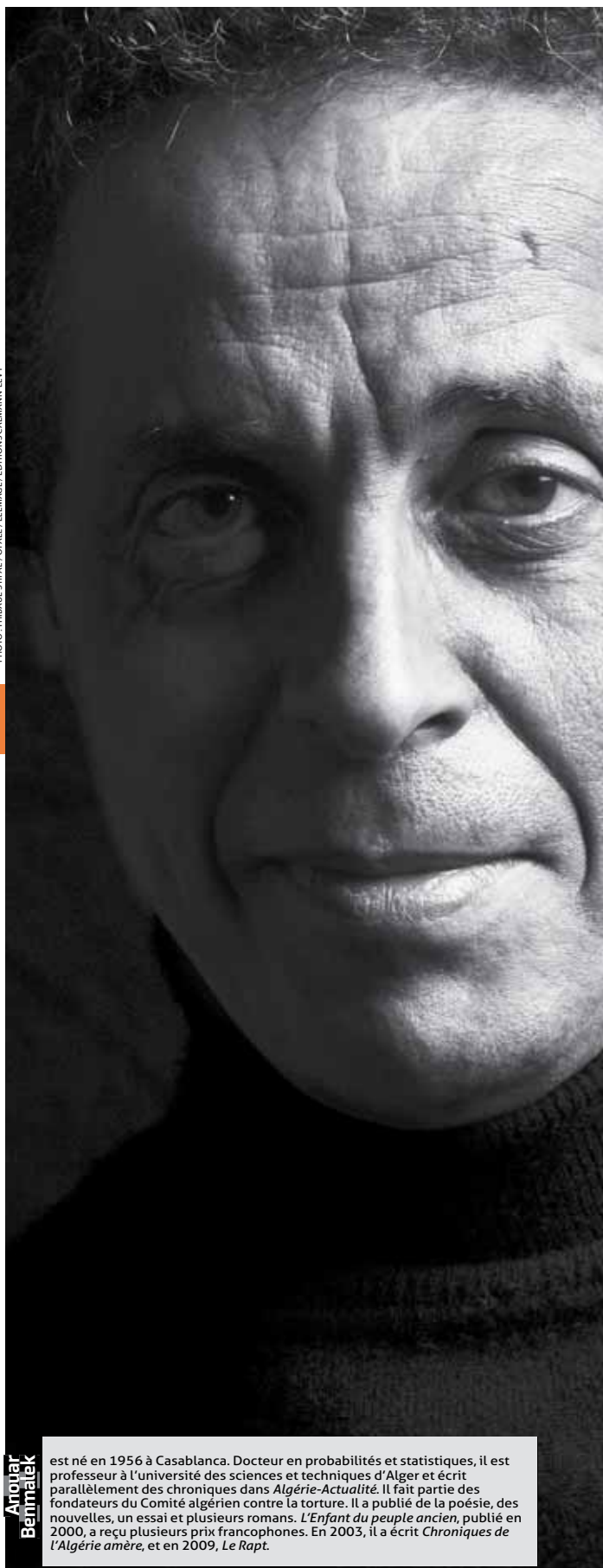
Quand les premiers voyageurs les plus faibles se sont écroulés, leur agonie a été étonnamment rapide. Leurs cadavres ont bientôt infecté l'air du wagon, lui-même déjà largement empuanti par l'urine et les excréments qui souillaient la paille jonchant le plancher. Et nous, les deux mioches, au contact immédiat de ces invraisemblables morts, avons pris brutalement conscience que l'univers dans lequel on nous avait engagés n'était plus régi par les règles habituelles de la vie en commun, et surtout pas par celles, si capitales dans nos familles juives, du quant-à-soi et de la pudeur : sans plus de gêne, pantalon bas ou robe relevée, chacun, homme ou femme, enfant ou vieillard à papillotes, a expédié sa crotte et sa pisse dans un récipient (ou même dans un chapeau pour ceux qui n'arrivaient pas à se retenir), avant de le passer de main en main d'un bout à l'autre du wagon et le vider à l'extérieur à travers l'unique ouverture.

Tout à la fois horrifiés par cet incroyable renversement du monde et émerveillés par la découverte de nos désirs, Helena et moi nous sommes réfugiés dans le coin le plus sombre du wagon. La gorge écorchée par l'eau qui nous manquait, l'estomac plus bas que les talons, nous avons joué au jeu muet et hypocrite du «je voudrais te toucher, non je ne te laisserais pas faire», mais sans jamais oser aller plus loin que la simple esquisse du geste. À un moment de trop grande hardiesse de ma part, elle m'a rabroué en me murmurant d'une voix rauque à l'oreille : «Je te tuerais si tu recommences, et puis nous n'avons pas l'âge pour ça, ce n'est pas parce qu'il y a des adultes qui le font sans honte dans le wagon que nous, on doit s'y mettre, on verra plus tard quand on deviendra de vrais amis !» Embarrassée par la promesse implicite qui lui avait échappé, elle a cherché une diversion en me demandant pourquoi j'étais le seul enfant sans famille dans le wagon. Qui donc avait payé pour moi le ticket de train et où se

trouvaient mon père et ma mère dont je parlais si peu ?

Pris au dépourvu, j'avais rétorqué assez sèchement que je devais me considérer comme un veinard puisque, selon elle, je bénéficiais du privilège de voyager aux frais des nazis. Mais, je la rassurais sur un point, mes parents, eux, étaient encore plus chanceux que moi car déjà en sécurité à l'étranger; nous nous étions entendus sur le fait que je les rejoindrais dès que je parviendrais à me glisser d'entre les mains de ces cheieus de soldats d'Hitler. Je n'ai pas avoué à Helena (j'aurais chialé sinon) que j'ignorais tout, en vérité, du sort de mon père et que, au contraire, je ne devinais que trop celui réservé à ma mère, prisonnière de la Schupo. J'aurais encore plus chialé si j'avais révélé à la fille aux nattes que j'avais juré à ma mère (sur sa vie !), du temps que nous étions encore libres, de ne jamais me laisser capturer par les nazis et leurs semblables. «Si cela t'arrive, avait-elle insisté, tu devras alors, de tout ton courage et de ton intelligence, tenter de leur échapper. Promets-moi sur ma vie de surmonter ta peur, mon fils, car il n'y a pas de risque plus grand que de rester entre leurs griffes, je le sens au plus profond de moi !» Fievreuse, elle m'avait pris les mains : «Ne pense qu'à toi, c'est comme cela que je serai sûre que tu penses à moi.»

J'ai ravalé un sanglot en simulant un raclement de gorge : jusque-là, on ne pouvait pas dire que j'avais réussi à tenir ma promesse! Exhibant le canif que j'avais gardé malgré la fouille, j'ai alors proposé à Helena, mi-railleur mi-sérieux, de s'évader avec moi à notre arrivée à la gare. Elle a souri en me montrant, résignée, le coin où s'était recroquevillée sa mère. «Merci quand même», a-t-elle chuchoté en me décochant soudain le baiser que je n'espérais plus. J'ai rougi comme un coquelicot imbecile.



Anouar Benmalek

est né en 1956 à Casablanca. Docteur en probabilités et statistiques, il est professeur à l'université des sciences et techniques d'Alger et écrit parallèlement des chroniques dans *Algérie-Actualité*. Il fait partie des fondateurs du Comité algérien contre la torture. Il a publié de la poésie, des nouvelles, un essai et plusieurs romans. *L'Enfant du peuple ancien*, publié en 2000, a reçu plusieurs prix francophones. En 2003, il a écrit *Chroniques de l'Algérie amère*, et en 2009, *Le Rapt*.



De l'amour et des génocides

Berlin, 1941-1942

Malgré ces avanies et son échec persistant à trouver du travail, Manfred s'efforce, par une sorte de bravade permanente, d'afficher une perpétuelle bonne humeur, au moins devant Elisa et leur fils — cette même bonne humeur qu'elle avait tant appréciée chez lui quand il la courtisait en Algérie et qui l'irrite parfois à présent tant il lui semble qu'elle lui sert plutôt à nier la réalité des périls les menaçant. Certes, il a accusé le coup à la mort de son père, supportant très mal son enterrement en catimini, sans le moindre accompagnement religieux et un cortège funéraire réduit à eux trois. À la sortie du cimetière, les avait attendus une femme à la tête dissimulée par un grand foulard, avec de la sueur sur les joues, épuisée d'avoir couru. Ils eurent à peine le temps de reconnaître l'ancienne garde-malade du grand-père et de recevoir ses condoléances essouffées qu'elle repartait, les traits crispés, effrayé sans doute par son imprudence.

Le bruit court que l'émigration deviendrait bientôt illégale, et que l'accès aux consulats ainsi qu'à certains quartiers de Berlin serait interdit aux Juifs. Quelque chose échappe à Elisa : d'abord les nazis ont tout fait — en les dépouillant largement au passage — pour pousser les Juifs à décamper d'Allemagne, et maintenant ils voudraient les garder de force dans leur précieux pays de chieurs de merde aryenne ? Dans quel but, puisqu'ils ont, par ailleurs, juré de purifier le pays de la «souillure juive» ? Luttant contre la sensation de plus en plus forte d'appartenir à une troupe de lapins idiots pris au piège, elle refait pour la millième fois des calculs pourtant d'une cruelle simplicité : même en excluant les frais de visa et la taxe de sortie du Reich, il leur manque encore une bonne part de l'argent du voyage vers l'Espagne ou le Portugal et, peut-être, de là, si les choses s'améliorent et s'ils trouvent du travail pour se replumer un peu, poursuivre vers l'Amérique latine. Sa chère Algérie aurait été la solution idéale, mais les autorités françaises d'Alger collaborent avec les nazis et refuseraient certainement l'entrée à un Juif allemand, à moins de le jeter directement en prison. Et peut-être même ne la considéreraient-ils plus comme française puisque devenue allemande après son mariage avec Manfred...

«Mon papa, comme tu me manques...» Elle a une boule dans la gorge au souvenir de ce père adoré, fou de son orchestre de musique andalouse, dont les intérêts passaient trop souvent avant ceux du magasin familial.

«Tu nous feras mourir de faim avec ton orchestre, Simon.» protestait la mère mi-figue mi-raisin devant la passion de son mari. Le père objectait sans se démonter que si son magasin d'outillage et de produits d'entretien s'occupait de nourrir leurs estomacs, l'orchestre, avec ses violons, ses ouds et ses flûtes, avait, lui, vocation à faire vivre leurs âmes ! Et puis — mais cela, il ne l'ajoutait pas tant on le lisait sans peine dans ses yeux brillants — cet orchestre, c'étaient aussi ses amis musiciens, comment aurait-il pu vivre sans eux, ces Juifs et ces Arabes qu'il connaissait tous, mais alors tous sans exception, depuis son enfance dans la partie la plus pauvre de La Casbah ? Il lui avait confié un jour que dans cette Algérie malade où les Européens

méprisaient tant les Arabes («Beaucoup, ma fille, beaucoup») que les Juifs («Un peu moins, mais quand même...») et n'hésitaient pas à le montrer, ces rencontres autour de la musique araboandalouse étaient le seul moyen qu'il avait trouvé pour rapicéer à son échelle le tissu déchiré de sa chère Algérie.

Elle n'a plus revu son père depuis son premier départ pour l'Allemagne. Depuis un an et demi, elle ne reçoit plus de lettres d'Algérie. Quelqu'un lui a appris (ou l'a-t-elle su par elle-même dans un journal ?) que les Juifs d'Algérie, sur ordre des autorités locales, venaient d'être déçus de leur nationalité française, ravalés d'un seul trait de plume au rang de vulgaires indigènes — à l'instar d'Arabes sans droits, prend-elle conscience soudain avec un sentiment de répulsion effrayée. Dans la dernière lettre, son père assurait qu'il était en bonne santé malgré l'âge et les embrassait tous les trois avec une mention spéciale pour Karl, qu'il ne connaissait que par photographies interposées. Peut-être à cause de la censure, il n'évoquait pas du tout la situation des Juifs en Algérie et lui, qui n'était pourtant pas très croyant, avait terminé une lettre par un étonnant et sibyllin : partout Dieu n'aide évidemment que ceux qu'il aime. Connaissant son ironie douce-amère, elle avait deviné qu'il insinuait qu'en ce moment, des deux côtés de la mer, Dieu décidément ne portait pas en haute estime Ses brebis juives. Avec un soupir qui lui déchire à présent la poitrine, elle revoit son regard brusquement anxieux à l'annonce qu'ils partaient pour l'Allemagne rendre visite à son beau-père. Son père, qui lisait les journaux de la première à la dernière page («Sans sauter les annonces, se moquait-il de lui-même, parce que les Juifs ont toujours intérêt à se tenir au courant des affaires du monde, ce dernier leur voulant rarement du bien...»), lui avait appris qu'un certain Hitler venait justement d'y être désigné comme chef du gouvernement et que ce politicien ne se cachait pas de haïr les Juifs, «Peut-être vaudrait-il mieux patienter en Algérie», avait suggéré le père, afin de voir comment les choses évolueraient en Allemagne, et tiens, il aiderait même son beau-fils Manfred à trouver un emploi, provisoire cela allait de soi, avec lui à l'orchestre (il avait ri), ou plus sérieusement, au magasin ou, mieux encore, chez un ami avocat. «Papa, tout ça, c'est de la politique, lui avait-elle répliqué avec légèreté d'abord, puis avec plus de gravité qu'elle ne l'avait souhaité, que ce Hit... je ne sais même pas comment tu le nommes... m'aime ou pas m'importe peu, ce qui m'importe c'est que, toi et mon mari, vous ne cessiez de m'aimer. Maman est partie depuis longtemps, et il ne me reste plus que vous deux sur terre !»

Surpris par l'apreté soudaine du ton de sa fille, le père était resté muet, jouant avec le bout de sa moustache pour dissimuler son désarroi. Luttant contre l'émotion, elle l'avait embrassé, ajoutant avec le même petit ton de justification qu'elle prenait, enfant, pour se faire pardonner une bêtise : «Et puis Manfred est allemand, et moi je suis son épouse, je dois le suivre, c'est la vie, papa.» Il avait commenté sombrement : «Oui, ma fille, c'est peut-être ça, la vie, mais elle est mal faite, la vie.»

Sud-Ouest africain, 1904

La femme nue enserra soudain sa tête entre ses mains, comme pour consolider la façade d'un barrage contre la vague de peine menaçant d'emporter sa raison.

«Oh, Ludwig, gémit-elle, j'ai l'impression qu'on m'a coupé la jambe droite, la jambe gauche (elle indiqua tour à tour chacun de ses membres), le bras droit, le bras gauche, les seins... le... (elle montra son vagin) ... Il ne reste plus que le crâne à décoller... Mais ça n'enlèvera rien à la douleur... Vous nous avez poussés à avoir honte de notre peau, à éprouver le remords et la terreur d'être ce que nous sommes... Oh, je vous maudis tous, vous les Allemands !»

Une voix bégaya dans le cachot de la cervelle du soldat juif : «Mais, Hitjiverve, je... je refuse d'être allemand, c'est... c'est trop cher payé si c'est pour encourir ta haine !» Lui revinrent à l'esprit les paroles presque amusées de l'Obervetinari amoureux de poésie romantique allemande : «Le basard boit du schnaps, et parfois il s'enivre et fait n'importe quoi ! Là, il s'est débrouillé pour que vous vous toquiez de la seule personne que vous n'auriez pas dû croiser. Vous oubliez que nous sommes en guerre, soldat. Bon, c'est vrai que la nuit, une négresse nue ressemble diablement à une belle Lorelei des rives du Rhin. Mais seulement la nuit, mon ami, seulement la nuit ! Après, il y a le jour et le retour à la réalité et à ses ennus. Alors n'en faites pas un drame, Ludwig, l'existence des Hérésos est devenue illégale au regard de nos lois, voilà, ils vont tous être tués, aussi vrai qu'il pleut ici plus rarement qu'à Berlin, et le monde les oubliera bien vite, ces épluchures d'êtres humains — et vous également, malgré votre cœur d'artichaut, je parie ma solde là-dessus. Parce qu'il y a une sacrée différence : ce n'est pas vous qui mourez, c'est eux ! Avec nos canons, nous leur ferons même payer comme bonus le typhus qui a ravagé nos troupes ! En fin de compte, cette guerre se résume à un simple massacre administratif : notre pays a besoin d'espace, et l'espace ici est occupé par des créatures sans utilité pour le reste du monde. Dans cette région, la mort se révèle être un facteur de progrès, car elle nous débarrasse des parasites noirs. Ne vous y trompez pas, le vrai amour pour l'humanité n'est rien de plus que l'amour pour la race blanche et, sans vouloir vous vexer, en particulier pour sa part aryenne. Pour l'heure, nous nous occupons des Hérésos, ensuite, viendra, je vous l'assure, le tour des Hottentots, ces nègres de race jaune qui croient sauver leur peau en nous aidant à tuer leurs rivaux du Nord. Ces Cafres, on voit bien que l'intelligence n'est pas leur première qualité !»

Comme si elle avait entendu l'outrage muet, la femme échevelée pointa un doigt accusateur sur son amant. Aux commissures de ses lèvres soudain un peu de salive. Elle n'était plus belle, les sourcils bizarrement arqués sur deux yeux écarquillés par un mélange de peur et de répulsion.

«Que fais-tu ici, toi par exemple ? Ta seule présence signifie que tu es un pillard ! Et ne prétends pas que tu n'as pas choisi d'être dans ce pays. Ce n'est pas parce qu'on couche ensemble que je ne sais plus réfléchir ! Tu crois avoir plus de droits que moi sur cette terre parce que ton merdeux de Kaiser t'a fait traverser la mer avec des fusils et des canons ! La ferme et le bétail que tu convoites, tu les voleras à qui, en définitive ?»

Le regard figé par l'incrédulité, elle reprit son ressassement : «Vous avez gagné la guerre, pourquoi vouloir en plus nous rayer de la surface de la terre ? Nous dépouiller d'abord, nous tuer ensuite, les uns à la suite des autres... Tels des serpents venimeux, sans que personne ne réagisse ? Parce que nous avons la peau sombre ? Cela nous empêche-t-il de souffrir ? Comment est-ce possible ? Nous respirons donc pour rien, nous aimons pour rien, nous avons entassé des siècles pour rien ? Ah, c'est, c'est... injuste !» Et, là, comme il le prévoyait, elle éclata en sanglots, trébuchant en avant, comme se brisant en de multiples morceaux, et lui se trouva, ainsi qu'à l'accoutumée depuis que l'ensemble des garnisons allemandes avaient reçu confirmation écrite de l'ordre d'extermination des Hérésos, absolument démuné de moyens — rationnels ou irrationnels — pour la consoler. Tel un vieil homme dont les articulations crient leur accablement, il se leva à son tour pour enlacer de ses bras la femme tombée à genoux. À côté d'un paquet de vieux numéros de l'*Afrika Post*, elle bredouillait, les yeux fermés, des sons incompréhensibles. Des sons avec clics. Des sons sans clics. Peut-être «maman». Peut-être «papa». Ou simplement un bredouillis sans signification concevable devant l'ampleur de sa détresse.